

Déserts

Jacqueline Royer-Hearn

Number 64, Summer 1995

L'imaginaire de la science

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13872ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Royer-Hearn, J. (1995). Déserts. *Moebius*, (64), 97–100.

Déserts

Jacqueline Royer-Hearn

I

tu me dis
qu'il y en a de très beaux

apprends-moi à les respirer à les transpirer

j'arrive tempérée continentale marécageuse
rêveuse de mouettes et de cerfs-volants

vraiment très beaux

j'arrive mouillée trempée bercée dans
un lit de sources et d'orages

puisqu'il y en a de si beaux

apprends-moi seulement à oublier les verts

j'arrive d'un lignage de ronces et d'écorces
encore nauséuse du dégel

très beaux dis-tu
il y a de très beaux déserts

II*

tu m'as donné une photo de toi
et de ton crâne
à côté d'un crâne éclaté

tu ne sais pas ce que j'ai
découvert sous ta calvitie
boucles d'enfant
longues mèches noires

je sens tes yeux me toucher
délicate démonstration
et recherche des ouvertures

tu regardes
par la fenêtre de ton cerveau
les arbres
et la chevelure de la terre

par les trous ronds ovales
et déchirés
je vois des rochers
le labyrinthe
les sutures

et les scellés mis
sur ton crâne

III

tes poèmes et tes trois nouvelles
sont là
sur la table
et par terre dans l'armoire
avec ton nom et la date écrits à la main
le reste ayant subi
le traitement de texte

je n'ose pas les lire
comme si leurs mains
leurs petites mains froides
pouvaient étouffer

les objets d'un réveil
sans cauchemar
les débris matelas chromes
utilitaires inutiles

je ne traite pas les textes
j'écris avec la force de mes mains
je comprime les carcasses
les ombres et les ailes

IV

tu vois mal

et tant de mots
deviennent inutiles
pour qui ne voit pas
tomber la pluie

pour qui l'averse
est un son de pneus mouillés
la lueur noire des flaques
l'écorce sombre et détrempée
des arbres

tu vois mal

et depuis qu'on t'a expliqué
que les peuples du Grand Nord
ont des paroles de lumière
pour dire chaque heure du jour

tes yeux cherchent
des mots de clair-obscur
de tweed des jaunes acides
des verts des mauves
parmi les outils du visible

V

je détricote
tes chandails noirs et blancs
j'efface
ton ocelot

je te préfère
en blouson à cinquante ans
et quand tu perds ton bandeau
en te penchant
pour arracher les mauvaises herbes

je te regarde
mettre le couvert
sur les grandes tables de bois

ton corps rond et blond
flotte mieux
que celui des autres noyés

Note

* Ce poème a déjà paru dans le numéro 49 de la revue *Estuaire*.